

M.E.S., Numéro 118, Juillet-Septembre 2021

<https://www.mesrids.org>

Dépôt légal : MR 3.02103.57117

Mise en ligne le 18 janvier 2022

SI LEOPOLD SEDAR SENGHOR ET AIME CESAIRE SONT L'UN ET L'AUTRE, DIEU LE PERE ET DIEU LE FILS, ALORS JE SUIS LE SAINT - ESPRIT AVAIT UN JOUR, DECLARE LEON-GONTRAN DAMAS. QU'EST-CE A DIRE ?

par

Emile MILAMBO ONGALA

Assistant à l'ISTM-Tshumbe (Sankuru)

Introduction

« La race noire n'a encore donné, ne donnera jamais un Einstein, un Stravinsky, un Gersbwin ⁽¹³⁶⁾ ». Ainsi s'exprimait, au siècle passé, dans *La Revue des Deux Mondes*, Monsieur Jules Romains, membre de l'Académie française. A l'époque, aucune voix ne s'élevait pour crier au scandale. C'était dans l'ordre colonial des choses mais aussi dans la tête d'un grand nombre de beaux esprits de la métropole française.

C'est qu'il y a peu de temps encore, les grandes démocraties occidentales refusaient aux Noirs les droits que proclamaient la *Déclaration Universelle*. D'après cette déclaration de Jules Romains, le Noir était un être mais d'une espèce inférieure au reste du genre humain. Aussi le traitait-on alors de sale Nègre sans qu'il puisse porter plainte pour insulte. Des quartiers et des lieux publics lui étaient interdits, il pouvait être giflé, chicoté et humilié sans que l'auteur des voies de fait soit inquiété. Même le droit était en sa défaveur...

C'est dans un tel monde qui est si dégradant pour l'Homme noir que naissent, en Afrique, Léopold Sédar Senghor (1906) et, aux Antilles, Aimé Césaire (1913) et Léon Contran Damas (1912), descendants d'esclaves. C'est dans ce monde qu'ils vont grandir et qu'ils vont se frayer leur chemin. Mais quelles perspectives s'offraient à ces jeunes Nègres dans un tel univers fait d'injustice ? Pourquoi Léon Gontran Damas fait-il recours au dogme et au mystère du Dieu unique en trois personnes coexistantes, consubstantielles, coéternelles pour

parler de lui-même et de ses deux compagnons autour de la négritude ?

En effet, il est aujourd'hui admis que la publication de *Pigments* de L.G. Damas en 1937 suivie, deux ans plus tard, par celle du *Cahier d'un retour au pays natal* de l'Antillais Aimé Césaire, a marqué le coup d'envoi du mouvement de la Négritude auquel est bientôt venu se joindre le poète sénégalais Léopold S. Senghor. De la conjonction de ces trois hommes, devait naître une extraordinaire flambée poétique qui restera comme un témoignage passionné de l'expression lyrique de la révolte et de la renaissance militante de la culture africaine. Dans les lignes qui suivent, nous nous proposons de décrypter l'apport de chaque personne qui compose ce mystère du Dieu unique dans trois êtres consubstantiels. Nous partirons de L.S. Senghor pour terminer avec L.G. Damas en transitant par Aimé Césaire. Une brève conclusion met un terme à cette réflexion.

I. Léopold Sédar Senghor : Dieu le père ?

En effet, si Césaire et Damas militèrent surtout contre l'assimilation culturelle, Senghor représenta longtemps, au sein du groupe de *l'Étudiant Noir*, l'apôtre du retour aux sources africaines ⁽¹³⁷⁾. Il donnait la réponse idéale aux questions angoissées des exilés d'Amérique :

- « Qui sommes-nous ? »
- « D'où venons-nous ? »
- « Où allons-nous ? »

Senghor, l'Africain de naissance était un peu comme l'héritier légitime devant ses frères bâtards. Héritier généreux prêt à partager son bien : tant au sens propre qu'au sens figuré : au mal de l'assimilation il présentait comme remède le patrimoine africain. Tout au moins en théorie.

En 1939, Senghor est agrégé en grammaire. Il avait été entièrement instruit et modelé dans un système de pensée étranger à l'Afrique et assimilateur au dernier degré. Cela, à une époque où cette francisation à outrance était encore considérée comme le plus grand avantage dont puisse bénéficier un homme de couleur.

¹³⁶ LOPES, H., « Le droit à l'écriture »; in *Notre librairie. Revue des littératures du Sud*, n°147, Janvier-mars 2002, p.6.

¹³⁷ KESTELOOT, L., *Anthologie négro-africaine. Panorama critique des prosateurs poètes et dramaturges noirs du XX^e siècle*, Verniers, Edicef, 2007, p. 109.

C'est cela qui explique l'ambiguïté de sa personnalité qui n'a jamais au fond renoncé vraiment à être française, passe sa première période de réaction où il secouait superbement « la poussière de la civilisation ». Senghor n'est vraiment sincère que lorsqu'il avoue être un *métis culturel* (138) :

« Que nous répondions présents à la renaissance du monde.

Ainsi le levain qui est nécessaire à la farine blanche.

Car qui apprendrait le rythme au monde défunt des machines et des canons ? ».

Cependant, deux choses essentielles n'en demeurent pas moins indiscutables : sa période de réaction antieuropéenne qui coïncida justement avec le début au mouvement de la négritude de 1934 à 1940, et c'est alors que son influence sur ce mouvement fut la plus forte. Il contribua donc vraiment et dans une très grande part, à réorienter les intellectuels nègres sur l'Afrique. Senghor avait alors une connaissance pratique de son pays, de sa culture et de sa langue maternelle, et il apportait réellement un esprit africain aux Antillais avides du réentraînement. De plus, il s'est mis, en France, à l'école des ethnologues (Frobénius, Delafosse, Griaule, Tempels, etc.) afin de rassembler les éléments qui lui permirent de s'atteler à une étude sérieuse et approfondie de la civilisation africaine.

Sur le plan littéraire, si son style est métis, lui aussi, si la France l'influence aussi bien que l'Afrique, si l'on y trouve sans contredit les traces de Claudel et de Saint John Perse, les thèmes, par contre, sont essentiellement africains. Cette poésie de Senghor, en tant que poésie de réconciliation, utilise le verset dans toute son ampleur, et parvient ainsi à un lyrisme majestueux et violent qui rassemble tous les éléments du monde.

Ainsi, dans *Chants d'Ombre*, par exemple, on peut dire que trois thèmes parfaitement liés entre eux s'y révèlent dominants :

- la réhabilitation de la culture noire ;
- le pardon ;
- la réconciliation.

Le plus frappant est peut être le « retour aux sources », l'affirmation de ce que le poète considère comme les principales valeurs du monde noir (139).

Dans *Femme noire*, nous constatons que le poète exalte l'amour physique. Banal souvenir érotique et passionnel, peut-il sembler d'abord. Et certes, il s'agit bien d'une femme de chair et d'os que Senghor a sans doute connu (au sens biblique du mot). Il entend encore sa « voix grave de contralto ».

(V14), il revoit même ses bijoux.

V15- «... les perles sont étoiles sur la nuit de la peau »

V16 - « Délices des yeux de l'esprit, les reflets de l'or rouge sur ta peau qui se moire »

Et la strophe finale n'est pas sans rappeler le *Carpe diem* d'Horace ou de Rondard :

« Femme nue, femme noire

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Eternel

Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres

pour nourrir les racines de la vie »

Mais en s'en tenir là, uniquement on manquerait l'essentiel, à savoir la chaleur d'engagement du poème. C'est à ce niveau qu'il faut situer le dessein de Senghor : il veut substituer à l'image de la blanche, celle de la noire qu'avait fini par effacer, à travers la contemplation d'albums, de tableaux, d'œuvres littéraires où seuls étaient exaltés la beauté blanche et son comportement amoureux.

En chantant la beauté de la *Femme noire* et l'ivresse amoureuse qu'elle peut produire, le poète entend la réinstaller triomphalement dans le cœur et l'imagination des nègres. Et c'est pourquoi, il n'hésite pas à décrire les gestes les plus intimes : sa main vibrante passe et repasse sur le « fruit mûr à la chaire ferme » ; explore la « savane aux horizons pures » et qui frémit aux caresses ferventes du Vent d'Est ». Et voici que, « tam-tam sculpté, tam-tam tendu, le corps tout entier de la bien aimée dominé par une puissante ondulation, gronde sous les doigts du vainqueur ».

Ce poème n'a donc pas pour thème un simple souvenir érotique mais la réhabilitation de la femme noire. Et

¹³⁸ La poésie de Senghor chante parfois la révolte de l'Africain contre l'Europe, et elle n'ignore pas le sarcasme : « Je déchirerai les rires Banania sur tous les murs de France ». Mais le plus souvent, elle s'inspire de ce « métissage culturel » qu'il a longtemps préconisé et qui veut harmoniser les valeurs culturelles au monde noir et celle de l'humanisme européen, l'animisme et le christianisme.

¹³⁹ TOWA, M., *Léopold Sédar Senghor : Négritude ou Servitude ?*, Yaoundé, Clé, 1980, p.23.

celle-ci n'est pas seulement considérée comme amante mais également comme mère, comme éducatrice affectueuse :

« *J'ai grandi à ton ombre, la douceur de tes mains bandait mes yeux* ». Et à vrai dire, *La Femme Noire* incarne ici la négritude elle-même telle que la conçoit Senghor qui n'est pas « un racisme à rebours » mais « *une simple affirmation des valeurs nègres* » : « *Vous nous traitez de Nègre, messieurs ? C'est le titre de noblesse que nous nous conférons désormais* ». *Ainsi naît la négritude !*

Une manière de demander au Noir de ne plus plier l'échine, de ne plus bêtement exhiber son « rire banania » ; de se mettre debout ; de se reconstruire et de s'imposer. C'est là aussi une réplique à Jules Romains, *c'est un bond sur deux proies : le racisme et le colonialisme*. L'ensemble des valeurs de la négritude constitue l'apport que le Nègre apporte à la civilisation universelle par le biais du métissage culturel. Senghor a creusé les fondations et posé les fondements de la littérature noire francophone. Avec lui commence la genèse de l'Afrique noire aux lettres. Pour toutes ces raisons ensemble, il est le guide et l'écho sonore de son peuple :

« *Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs* ⁽¹⁴⁰⁾ ».

II. Aimé Césaire : Dieu le fils ?

Le rôle de Césaire est majeur dans le *Mouvement de la Négritude*. La poésie de Césaire beaucoup plus abrupte et violente que celle de Senghor, s'est développée à partir du *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) : méditation lyrique d'un jeune normalien qui revient aux Antilles et confronte la culture blanche avec sa négritude ⁽¹⁴¹⁾.

Dans ce recueil, Aimé Césaire s'en prend beaucoup plus vivement que Senghor à « *l'Europe colonisatrice [...] comptable devant l'humanité du plus haut tas de cadavres dans l'histoire* ». Antillais, il se considère comme un Africain déporté, privé de sa langue et de ses traditions, coupé de ses racines : si la négritude est pour Senghor un royaume, elle est pour Césaire un exil. Aussi le poète fait-il entendre la voix franche de ce « Rebelle » qui, dans l'une de ses pièces, assure :

« Je pousserai d'une telle raideur
le grand cri nègre que les assises
du monde en seront ébranlées ».

Cette révolte et cette violence se sont exprimées spontanément dans un langage très proche du surréalisme, à la fois conquérant et destructeur ⁽¹⁴²⁾.

Avec son incandescence verbale qui semble évoquer un fleuve de lave descendant d'un volcan antillais, cette poésie du *Cahier* avait conquis André Breton. Dès 1941, celui-ci saluait le *Cahier d'un retour au pays natal* comme « le plus grand monument lyrique de ce temps », il y discernait « cette exubérance dans le jet et dans la gerbe, cette faculté d'alerter sans cesse de fond à comble le monde émotionnel jusqu'à le mettre sens dessus-dessous ».

Quant à Jean-Paul Sartre, pour une fois d'accord avec Breton, voit le poème de Césaire éclater et tourner sur lui-même comme une fusée dont jaillissent des soleils : le surréalisme s'y épanouit « en fleur énorme et noire ». De sa situation d'Antillais reclus dans la Martinique, cette île « *désespérément obturée à tous ses bouts* », Césaire est parvenu à dégager des figures universelles de l'homme opprimé et révolté : son œuvre, comme sa terre natale, se situe au carrefour de l'Afrique, de l'Europe et de l'Amérique.

En effet, les années parisiennes d'Aimé Césaire sont pour lui absolument décisives : outre l'acquisition de l'indispensable formation intellectuelle, elles lui permettent de prendre une conscience exacerbée de sa condition d'Antillais et le conduisent à militer, aux côtés de Damas et de Senghor, rencontré, sans doute vers 1932, dans le cadre du Cercle antillais, au sein du groupe de *l'Étudiant Noir* qui sera la première expression du mouvement de la négritude ⁽¹⁴³⁾.

De l'avis des spécialistes de cette littérature de la négritude, la convergence remarquable d'une œuvre et d'un destin chez Césaire s'explique en grande partie par la situation particulière des Antilles où « croupit » un peuple avili par plus de trois siècles de colonisation. Césaire n'a pas de mots trop forts pour flétrir le climat de démission qui caractérise tant la masse que l'élite, aliénées par les pires préjugés et rongées de l'intérieur par « le démon mesquin » de la médiocrité ; mais il

¹⁴⁰ LAGARDE, A. et MICHARD, L., *XIX^e siècle. Les g-a-^{ts} auteurs français du programme*, Paris, Bordas, 1971,

p.162.

¹⁴¹ BERSANI, J. et alii, *La littérature en France depuis 1945*, Paris, Bordas, 1974, p.681.

¹⁴² BERSANI, J. et alii, *op. cit.*, p.683.

¹⁴³ CHEVRIER, 1, *La littérature nègre*, Paris, A. Colin, 2011, p.70.

sait aussi que cette situation résulte des déportations massives et d'un véritable génocide culturel dont ce peuple a été l'objet.

A la différence de l'Africain, également victime de la colonisation occidentale, mais dont la culture submergée n'a jamais totalement cessé d'exister, l'Antillais a été coupé de ses racines. Ainsi privé de centre de gravité, puisque voulant être Blanc, il se découvre Nègre et que voulant être Nègre, il constate qu'il est Blanc, l'Antillais fait-il figure de bâtard de l'Europe et de l'Afrique « partagé entre ce père qui le renie et cette mère qu'il a reniée ⁽¹⁴⁴⁾ ».

C'est pourtant ce destin de bâtard dans lequel le poète se reconnaît le plus intimement que décrit *Cahier d'un retour au pays natal*, cette œuvre poétique d'une extrême densité, car même en s'enracinant constamment dans le quotidien antillais, l'univers poétique de Césaire développe, en effet, toute une cosmogonie dont le jaillissement n'a d'autre objet que de restituer à l'état naissant le monde authentiquement primitif des îles avec leur flore, leur bestiaire et leurs mœurs particulières. Dès lors, à la fois chant et discours pour une cause, le poète a le rôle d'« allumer le feu de brousse de la fraternité » à travers *Cahier*.

Nous avons choisi dans ce cadre de parler de *Cahier d'un retour au pays natal* puisque cette œuvre constitue le premier message poétique de Césaire et qu'il est, de l'aveu même du poète, le texte le plus lu et le plus connu parmi toutes ses œuvres. Cette popularité tient sans doute au caractère épique de ce long cri, par lequel le poète manifeste le don le plus total de sa personne à la cause de l'Afrique. Pour cela, Césaire reste un grand parmi les grands chantres de la négritude.

C'est ainsi qu'à la manière d'une tragédie, le *Cahier* est construit en *trois actes* qui constituent chacun une étape de la prise de conscience du poète au retour d'une pathétique descente aux enfers.

Le premier acte offre une peinture accablante de la Martinique saisie dans son double aspect physique et moral : c'est l'occasion pour Césaire de dresser le tableau sinistre et anti-exotique des « isles » et de proclamer son intention de donner une voix à ce malheur sans nom :

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir »

Dans un second temps le poète revient au pays natal :

« J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur déserte de vos plaies ».

Et ce retour à la Martinique coïncide avec une descente aux enfers qui doit permettre à Aimé Césaire de s'identifier avec le dernier des Antillais, lui le lettré et le professeur, et de vivre par la sympathie ses humiliations et ses tares. Cette plongée infernale aboutit à la revendication de la démente opposée à la raison occidentale :

« Nous vous haïssons, vous et votre raison, nous nous réclamons de la démente précoce, de la folie flamboyante, du cannibalisme tenace... ».

Le troisième acte de cette tragédie débouche paradoxalement sur la lumière : le poète se fait alors, en effet, le prophète du redressement de la race noire et il s'offre d'en être le guide. L'architecture de ce dernier acte du *Cahier* s'ordonne autour de trois grands thèmes que nous pouvons ainsi définir :

- un conflit de tensions résultant de la confrontation des cultures et de l'accusation de carence adressée aux civilisations noires ;
- la volonté de démarcation de la Négritude par rapport à l'Occident ;
- la prière virile du poète.

D'emblée, les Nègres sont définis comme coincés entre une double impossibilité, d'ordre à la fois idéologique et existentiel. Ils sont incapables, en effet, d'appréhender le monde sous les auspices de la technique :

« Ceux, qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole » et apparaissent inéluctablement marqués par les stigmates de l'esclavage :

« Ceux qui se sont assoupis aux agenouillements
Ceux qu'on domestiqua et christianisa ».

L'ironie grinçante du passage accentue encore la dérision de leur condition quand le poète oppose l'aventure maritime de l'Occident « au voyage » des esclaves :

« Ceux qui n'ont connu de voyages que de déracinements »

¹⁴⁴ CESAIRE, A., *Préface à Bertène Juminer « Les Bâtards »*, Paris, Présence Africaine, 1961, p.8.

C'est alors que, dans ce qui compose le temps fort de ce passage, le poète peut brandir et affirmer sa négritude définie à la fois par ce qu'elle n'est pas et parce qu'elle est :

*« ma négritude n'est pas une taie d'eau morte
sur l'œil mort de la terre
ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale
elle plonge dans la chair rouge du sol elle plonge
dans la chaire ardente du ciel elle trouve
l'accablement opaque de sa droite patience ».*

En transformant le manque en plénitude, cette glorification de la Négritude aboutit à l'exaltation des Noirs qui, pour la première fois, sont désignés par un pronom personnel :

« [...] ils s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute chose »

Alors que naguère leur désignation ne faisait que reprendre à son compte le regard du Blanc, voici que s'affirme désormais leur présence faite de confiance, d'intimité et d'allégeance au monde :

*« véritablement les fils
ainés du monde poreux
à tous les souffles du
monde »*

Cette présence qui repose sur une véritable symbiose avec l'univers, « chair de la chair du inonde », s'oppose au passé greffé minant de ses tares le subconscient de la race, et elle est annonciatrice de la renaissance imminente :

« Tiède petit matin de vertus ancestrales ».

Le deuxième mouvement est un palier dans la remontée vers la lumière. Après le rétablissement de son identité dérobée, le peuple noir se retourne vers les oppresseurs pour les traduire devant le tribunal de sa conscience retrouvée. Au terme de son enquête,

*« Ecoutez le monde blanc
Horriblement las de son effort immense »*

Le poète profère un diagnostic sévère à l'encontre de l'Occident moribond dont il décrit en termes cliniques l'épuisement et l'ankylose, prélude à une paralysie imminente :

« ses articulations rebelles craquer sous les étoiles dures ».

Le troisième mouvement, la prière virile du bêcheur de race, est vigoureusement amené et souligné par Césaire :

« et voici au bout de ce petit matin ma prière virile... ».

A qui cette prière s'adresse-t-elle ? Au poète bien sûr ou plutôt à ses mains, à son âme, à son cœur. Entendons par là qu'il s'agit de l'appel au fonds substantiel qui relie Aimé Césaire à la communauté noire, c'est-à-dire à sa négritude.

Cet engagement s'effectue sous la forme d'une mission hautement revendiquée par le poète mais qui ne sera accordée que dans la mesure où il aura reçu l'investiture de sa race. La prière de Césaire : « *donnez-moi la foi sauvage du sorcier* », revêt donc la signification d'une cérémonie d'initiation au cours de laquelle le jeune homme reçoit les attributs de son clan ; elle est à la fois passation de pouvoirs. « *Donnez à mes mains puissance de modeler* », « *donnez à mon âme la trempe de l'épée* » et perception d'interdits « *faites-moi rebelle à toute vanité, préservez-moi de toute haine* ». Elle fait du poète un facteur de cohésion au niveau de la communauté. A cette initiation peut alors succéder la mission proprement dite qui permet l'inscription de la communauté dans l'histoire. Comme on le voit, Césaire est l'interprète d'une race obsédée par l'exil, révoltée contre servitude et hantée par la nostalgie de la liberté.

III. Léon Gontran Damas : le Saint Esprit ?

Nous abordons en dernier, dans cette trilogie, L.G. Damas, non qu'il soit moins connu que Senghor et Césaire, deux « leaders » du Mouvement de la négritude mais parce qu'il a joué un rôle un peu à part. En effet, il était très lié avec l'équipe de *Légitime Défense* et c'est lui qui servit en quelque sorte de pont entre ce groupe et celui de *l'Étudiant Noir* ⁽¹⁴⁵⁾.

Damas fut aussi le premier à publier un recueil de poèmes imprégnés des idées nouvelles et dont la forme était tout à fait dégagée des modèles de la poésie française.

Pigments parut en 1937 et agit un peu à la manière d'une charge de dynamite qui explosa dans le milieu des intellectuels nègres de Paris. Par le ton très violent, parfois grossier et volontiers sarcastiques mais aussi par ses thèmes - nostalgie de l'Afrique, rancœur de l'esclavage, anticolonialisme, révolte déclarée contre la culture autant que l'oppression politique de l'Europe ⁽¹⁴⁶⁾, revendication de la dignité du Nègre et condamnation du racisme chez les Blancs. - *Pigments*

¹⁴⁵ KESTELOOT, L., *op. cit.*, p.86.

¹⁴⁶ Damas a prophétisé la montée du fascisme qui a submergé l'Europe et a dénoncé impitoyablement le massacre des troupes coloniales aux avant-postes d'une guerre qui ne les concerne pas. (Cfr. Tirailleurs sénégalais)

annonce déjà tout le programme du mouvement néonègre. Ce recueil est la première œuvre poétique à exprimer la Négritude. Parallèlement au sentiment de nausée qu'il ne cesse d'exprimer :

*« Aux anciens combattants Sénégalais
Moi je leur demande De commencer par envahir Le
Sénégal
(« Et Caetera »)*

La poésie de Damas développe les accents douloureux d'une nostalgie alimentée aux sources d'une Afrique mythique. Le poète malheureux comprend que son âme a été contre une poignée de colifichets, et ce sentiment d'avoir été floué par effraction donne naissance à des strophes d'une sensibilité frémissante. De là, à se considérer comme le Saint Esprit du groupe est un pas que nous franchissons très allègrement et que nous acceptons très volontiers.

Conclusion

En définitive, de Léopold Sédar Senghor, d'Aimé Césaire et de Léon-Gontran Damas, nous avons beaucoup à apprendre, et à méditer. Ils ont été ensemble, des fervents défenseurs des civilisations africaines traditionnelles en général, et de la négritude en particulier. Ils ont été tous des humanistes qui souhaitaient que le continent et sa diaspora soient présents au rendez-vous du « donner et du recevoir ». En tant que tels, ils auront été des personnages - phares du XX^e siècle.

Ce fut dans Paris des années 30, un milieu culturel intense que va se concevoir le Mouvement de la négritude, avec pour défenseurs trois amis inséparables : Aimé Césaire, Léon-Gontran Damas, L.S. Senghor. Écoutons ce dernier :

« Je pense que le moment le plus fort a été le moment où, ayant rencontré Césaire et Damas, nous nous sommes mis à vivre cette négritude... Nous étions un petit groupe, nous nous réunissons, nous discutons et nous avons la conscience d'accoucher d'un monde nouveau... (147) ».

A cette époque, l'Europe leur apparaissait comme un monstre d'insensibilité. Pour eux, la fameuse raison, base de l'enseignement cartésien, aboutit à une mutilation si elle ne laisse aucune place à l'émotion et, notamment, si elle occulte la

sensibilité nègre. Le poète doit s'enraciner dans son terroir, dans les valeurs de sa race et dans sa culture.

Malgré la violence de leurs propos, la négritude n'est pas un racisme à rebours ainsi que nous le reconnaissons. C'est la réplique à Jules Romains ; c'est un bond sur deux proies : le racisme et le colonialisme. Car, il s'agissait seulement pour Senghor et ses condisciples, d'obtenir le droit d'entrée dans une galerie qui leur était interdite. Senghor, Césaire et Damas nous ont, pour ainsi dire, obtenu le droit à l'écriture. Mais ce ne fut pas un combat de tout repos. C'est pourquoi, nous considérons qu'ils sont eux aussi des Dieux, des météores de l'Olympe, car ils sont Zéus et Prométhée en même temps.

Lorsque, presque un siècle après leurs naissances, les enfants de Joal, de Martinique et de Cayenne, ont été rappelés par les ancêtres dans ce monde de Birago Diop, là où « les morts ne sont pas morts », ce ne sont pas trois tiges de fleurs du jardin littéraire africain qui se sont brisées, ce sont des colosses de la forêt tropicale qui se sont affaissées, des arbres d'une essence unique, irremplaçables dont les chutes ont été suivies d'un silence effrayant. Le silence de l'émotion, le silence de la douleur.

Saurons-nous dire à nos enfants l'importance de leurs actions, le prix de leurs œuvres ? Du moins en avons-nous le devoir. Senghor a dit : « En tant qu'écrivain, en tant que poète, je pense que le but ultime de la vie d'un homme, c'est de créer des œuvres de beauté, et c'est à travers ces créations qu'on participe à l'éternité de la vie ». De ce point de vue, Senghor, Césaire et Damas sont un seul et même Dieu dans le firmament de la littérature nègre en dépit du fait qu'ils soient trois personnes différentes séparées par leurs destins particuliers.

Bibliographie

- BERSANI, J. et alii, *La littérature en France depuis 1945*, Paris, Bordas, 1974, p.681.
- CESAIRE, A., *Préface à Bertène Juminer « Les Bâtards »*, Paris, Présence Africaine, 1961.
- CHEVRIER, J., *La littérature nègre*, Paris, A. Colin, 2011.
- KESTELOOT, L., *Anthologie négro-africaine. Panorama critique des prosateurs poètes et dramaturges noirs du XX^e siècle*, Verniers, Edicef, 2007.
- LAGARDE, A. et MICHARD, L., *XIX^e siècle. Les g-a-^ds auteurs français du programme*, Paris, Bordas, 1971. .
- LOPES, H., « Le droit à l'écriture » ; in *Notre librairie. Revue des littératures du Sud*, n°147, Janvier-mars 2002..
- Radio France Internationale/Radio Sénégal : « Entretien avec Edouard Maunick », 1976.
- TOWA, M., *Léopold Sédar Senghor : Négritude ou Servitude ?*, Yaoundé, Clé, 1980.

¹⁴⁷ Radio France Internationale/Radio Sénégal : « Entretien avec Edouard Maunick », 1976.